



LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE
LITTÉRAIRE 2019

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS



Le 1^{er} prix est attribué à :

Anouk HUBERT,

Élève en Terminale au Lycée Descartes à Rennes

Pour sa critique sur : *Un monde sans rivage* d'Hélène Gaudy



La mort de l'ours

1897. il est là sur la banquise. Créature majestueuse, imposante. Il se déplace d'une façon nonchalante. Aucun danger sur cette étendue scintillante, cette blancheur sans bord, son monde sans rivage. Rien que le ciel, l'eau, la banquise dont les limites s'estompent et disparaissent. Il n'y a ni temps ni bruit, que le silence et la glace. Il tourne le regard, scrute l'horizon. Trois tâches noires. Un bruit sourd, métallique, son cœur s'emballe. Un deuxième, il est trop tard. Le projectile a perforé sa chair, il tente de fuir mais en est incapable. Un troisième. Il y a des points rouges sur le sol blanc. La bête s'effondre en gémissant.

Six pieds, six bras et trois têtes, voilà à quoi ressemble la chose qui l'a attaqué. Il y avait de la fourrure, des pompons et des bottes de cuir. Des exclamations et puis des rires. Ils ont touché le corps, ont passé leurs trois paires de mains gantées dans la fourrure encore chaude. Ils ont essayé de le soulever, comme on soulève un trophée, pour recevoir les acclamations, mais ils ont vite abandonné. Il n'y avait rien de glorieux. Ils n'avaient pas affaire à une peluche qu'on gagne en abattant des conserves à la foire. Ils ont tout de même manipulé ses pattes, les ont repliées sur sa poitrine, en signe de soumission. Ils ont déplié un lourd boîtier sur un trépied, et d'un flash ont saisi l'instant. Ils ont pris la pose bien droit au-dessus du cadavre. Ils ont mis en scène la mort de l'ours. Ils ont mis en scène leur propre mort.

Ils ont voulu jouer les conquérants, les dominants. Ils ont eu tort. Ils ont laissé la bête morte derrière eux, sans goûter à sa chair sinon à travers l'objectif d'un appareil photo. Ils pensaient être en parfaite maîtrise, ils ne contrôlaient rien. La menace blanche était tout autour d'eux, sous leurs bottes inadaptées, dans la doublure trop fine de leurs vêtements, dans leurs petites moustaches et leurs cheveux. Invisible, silencieuse et pourtant inévitable. La fin était déjà écrite. Ils ont ignoré les signes, ont chanté gaiement autour du feu en se pensant chasseurs et prédateurs. Tous les éléments qu'ils pouvaient voir, sentir et respirer faisaient inévitablement d'eux des proies.

En quelques instants tout est dit. L'ours est mort et la toile est achevée. On distingue tous les défauts, les coups de pinceaux. Trois hommes différents et pourtant semblables. Ce ne sont ni des aventuriers, ni des explorateurs. Ils sont juste assez rêveurs et ambitieux pour fermer complètement les yeux. Ils partent mais sont déjà de retour. Ils font leurs adieux comme on célèbre des retrouvailles. Ils pleurent de tristesse et de joie. Le succès est déjà là.

C'est avant tout le portrait de l'Homme. Sa folie, son envie de tout cartographier, tout posséder, tout connaître. Un besoin insatiable de reconnaissance. La gloire. C'est elle qui pousse trois hommes non préparés à atteindre le pôle nord en ballon. C'est en regardant vers elle qu'ils se tuent. Pour eux, la nature n'est qu'un décor dans lequel ils évoluent. Ils pensaient pouvoir la dominer de leur montgolfière, mais ils sont tombés du ciel.

Par cette écriture poétique et philosophique, Hélène Gaudy sait trouver les mots justes pour nous plonger dans le récit prenant d'une histoire vraie. L'expédition André. A partir des images restaurées, de documents d'origine et de son imagination, elle nous emporte dans un voyage initiatique des plus humains.

Le 2^e prix est attribué à :

Chloé BRUYAS-BODIOU,

Élève en 1^{re} au Lycée Saint-Martin à Rennes

Pour sa critique sur : *Mur méditerranée* de Louis-Philippe d'Alembert



Et si c'était moi ?

Et si c'était moi ?

Et si c'était moi sur ce bateau ?

Et si c'était à moi de franchir ce mur ?

A travers ce neuvième roman des plus touchants de Louis-Philippe d'Alembert nous est racontée l'histoire de trois femmes au caractère bien trempé, qui vont braver tous les dangers, tous les obstacles et tous les murs que la vie aura décidé de leur imposer.

Un mur religieux.

Un mur émotionnel.

Un mur fait d'imprévus.

Un mur fait de préjugés.

Un mur fait de haine.

Un mur qui demande des sacrifices.

Un mur qui demande du courage.

Le mur méditerranée.

Venues d'Afrique et du Moyen-Orient, Sehmar, Chochana et Dima armées de courage et de détermination vont tout faire pour franchir ces murs. Trois femmes que rien ne relie, trois femmes poussées à fuir, trois femmes victimes de l'instabilité politique de leur pays, trois femmes qui vont s'efforcer de tout reconstruire, trois femmes que rien n'arrête.

Il est souvent dit que les femmes ont une capacité à s'adapter à toutes les situations qu'on leur impose. Laissez-moi vous dire que ce livre en est un exemple flagrant, vous ne serez pas déçus.

Ni les maltraitances, ni la brutalité des passeurs, ni le risque d'échec, ni la mort ne les arrêteront. Viols, humiliations, tabassages, rien n'est épargné à ces migrants qui tentent désespérément de traverser la Méditerranée.

Ce n'est pas le premier roman à raconter le drame qui se produit en Méditerranée, loin de là. Cependant, par une écriture poignante et directe mais

aussi pudique quand il se doit, l'auteur nous décrit cette mer non pas comme une étendue d'eau paisible mais comme un mur de tous les obstacles fait de sang, de haine, et de racisme. Ce n'est pas un roman qui pousse à l'apitoiement mais à la réflexion. La spontanéité et l'humour qu'utilise l'auteur pour faire parler ses personnages brisent les dernières chaînes de notre indifférence, tissant alors avec le lecteur des liens qui font écho à notre quotidien, à nos craintes et à nos espoirs.

Ce faisant, il nous pousse à réfléchir à la vie, à son prix, au fil auquel elle tient mais aussi à la mort, à ce qui la banalise, l'échappatoire qu'elle représente et le chemin que tant d'entre eux prennent.

Comme le chalutier que ces femmes empruntent, ce roman nous emporte, nous noie, nous asphyxie, nous angoisse, nous donne de l'espoir pour aussitôt le reprendre, nous chavire, nous secoue, nous promet le meilleur en nous faisant passer par le pire. Il bouleverse tous ceux qui l'emprunte.

Alors et si c'était moi ?

Cette question c'est celle que nous devrions tous nous poser. Aurions-nous comme elles ce si puissant instinct de liberté et de survie, ce courage qui poussent ces hommes et ces femmes à partir, à tout abandonner, sans se retourner, avec pour seul credo, l'espoir d'un ailleurs plus salvateur ? Aurions-nous cette audace et cette force de caractère qui poussent ces gens à braver tous les travers de l'insécurité et la barbarie des murs de la clandestinité ?

Alors oui ces questions n'auront peut-être jamais de réponse mais il m'en reste cependant encore une à poser, et si c'était vous ?

Le 3^e prix est attribué à :

Antoine KERAUDRAN,

Élève en 1^{re} au Lycée Dupuy de Lôme à Lorient

Pour sa critique sur : *Le ciel par-dessus le toit* de Nathacha Appanah



Cœur de Loup

Bouleversant. En seulement 125 pages, Nathacha Appanah a su allier noirceur et poésie dans un roman où les oxymores côtoient la douleur du verbe. Une douceur nous fait voyager dans la rudesse de cette intimité familiale. L'autrice réussit à développer une atmosphère qui permet aux mots de s'animer sous nos yeux.

Dans la famille «*Cabossée par la vie*» qui habite *Le ciel par-dessus le toit*, je demande la mère de famille : Eliette (Phénix) est un personnage des plus déchirants, le lecteur se voyant brutalisé par l'évocation des traumatismes qu'elle a vécus durant son enfance. Ses blessures la suivent jusqu'à ce qu'elle soit adulte puis mère, et cela malgré elle : elle transmettra ses stigmates à ses enfants. Bien des dégâts sont à venir.

Ensuite, cherchons Paloma, la fille aînée, qui essaie de fuir le plus loin possible ce climat oppressant que lui impose sa mère en souffrance. Elle préférera abandonner son petit frère, même si la culpabilité la rongera.

Pour finir, je demande le fils cadet, Loup, un adolescent singulier et décalé, embastillé dans son désarroi. C'est à travers son incarcération que la famille se serre les coudes à nouveau, et que lui-même pourrait peut-être trouver une certaine forme de rédemption au bout du tunnel.

Bouleversant et époustouflant : ce roman est ciselé par une écriture juste dans laquelle chaque mot crie son utilité. Les retours en arrière montrent ce qui conduit Loup à être, comme Verlaine, emprisonné, à contempler le ciel par-dessus le toit... D'ailleurs c'est le célèbre poème de Paul Verlaine « *Le ciel par-dessus le toit...* » qui va guider l'autrice dans ce roman. Il y a une atemporalité effectuée par l'écrivaine car elle emploie au début et à la fin de son œuvre « il était une fois ». Tout commence comme un conte sur l'héritité et la transmission des traumatismes pour se terminer de façon puissante et poignante comme une déclaration d'amour à la vie.

Le 4^e prix est attribué à :

Zoya MAKSIMOVIC,

Élève en 1^{re} au Lycée Jean-Marie Le Bris à Douarnenez

Pour sa critique sur : *Le ciel par-dessus le toit* de Nathacha Appanah



Le ciel par-dessus les barreaux

« *Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme ! Un arbre, par-dessus le ciel, berce sa palme* »

Ce poème de Verlaine, écrit en prison, sert de fil conducteur au roman *Le ciel par-dessus le toit* de Nathacha Appanah. L'auteur a une magnifique écriture poétique, qui nous prend en otage consenti... Il y a des personnages meurtris, si beaux dans leur isolement et leur singularité.

Loup, enfant lunaire, adolescent étrange ne sachant plus distinguer le réel de son imaginaire n'a jamais oublié sa sœur Paloma partie depuis si longtemps après une violente dispute avec leur mère. Malgré la promesse de revenir un jour le chercher, les années ont passé et Paloma n'est jamais revenue, ne laissant à Loup qu'un désir, qu'une obsession : rejoindre sa sœur aînée. Alors, il a emprunté la voiture de sa mère, Phénix, et provoqué un accident. Et aujourd'hui, il est conduit en maison d'arrêt pour y être incarcéré en attendant son jugement.

Ce livre est le récit d'une vie cauchemardesque qui se reconstruira peu à peu sur la force même de liens capables de transcender les blessures et de recréer la plus grande valeur qui soit, le tissu familial qui berce chacun dans ses peines comme dans ses joies. Le lecteur choisira son accroche : Phénix, Paloma ou Loup. Ce dernier, par son mal-être, la pauvreté des mots dont il dispose, l'incompréhension un peu brutale des gendarmes venus l'interpeller et la décision du juge visant à l'enfermer m'a particulièrement touchée. Mais mon cœur s'est aussi gonflé de nostalgie pour le temps de la fausse innocence des parents d'Eliette, la rage de celle-ci à renaître Phénix sous le masque de tatouages occultant sa couleur d'enfance et son corps à jamais souillé par un baiser forcé d'adulte.

Ce roman bouleverse par toute la poésie et la douceur qui s'en dégagent malgré les liens étranges qui unissent cette famille. On éprouve beaucoup de tendresse et d'attachement pour tous, chacun se débattant comme il peut avec ses traumatismes, sa poésie, sa rudesse sous l'écriture bienveillante de Nathacha Appanah. Chacun cherche à se reconstruire, à trouver ou retrouver l'amour en regardant par la fenêtre « *le ciel par-dessus les toits* ».

L'écriture de Nathacha Appanah permute ces vies cabossées en chant d'amour. En faisant jouer les contrastes entre le sordide et la beauté, à ce ciel au-dessus de la prison. « *Qu'est-ce que ça fait ici, cette beauté-là, cette couleur qui fait penser à la mer, au ciel ?* », ça fait d'autant plus mal que ce ciel le rapproche de sa sœur, tout aussi sensible à ce ciel, regardant la nuit fondre.

Les mots de cette autrice concentrent toutes les saveurs de la vie : l'amertume et la douceur, les aigreurs et le sel de toutes ces microdécisions qui filent la vie, la tissent ou la déchirent, assurant la pérennité des liens familiaux ou les cassures, revendiquant l'éloignement de ses composants à jamais.

Lire Nathacha Appanah, ne fusse que 125 pages, Phénix, Paloma et Loup, c'est entendre l'invitation à chanter, malgré tout, l'amour et la solidité des liens familiaux pouvant se tresser, se re-tresser. Un hymne à la joie à venir, la joie à reconstruire, l'amour à réexpérimenter au-delà des échecs. Voir ce ciel par-dessus le toit, croire en une invitation, une devise de vie à choisir et suivre, voilà le message laissé par Nathacha Appanah ! Un futur prix de la rentrée littéraire 2019 ? On peut le souhaiter !

Le 5^e prix est attribué à :

Seza LE BARS,

Élève en 1^{re} au Lycée Jean-Marie Le Bris à Douarnenez

Pour sa critique sur : *Sœur* d'Abel Quentin



Ne m'appellez plus Jenny

Jenny Marchand a quinze ans et compare souvent sa vie à celle d'Harry Potter. Adolescente mal dans sa peau, n'atteignant pas la réputation qu'elle souhaite avoir au lycée, elle subit de nombreuses moqueries. Elle soupçonne aussi ses parents de ne pas l'aimer. Ce sentiment de solitude va de plus en plus s'aggraver jusqu'au jour où un message de soutien lui étant destiné va chambouler sa vie du jour au lendemain. Elle tisse des liens très forts avec l'auteur de ce courrier mais celui-ci n'a peut-être pas que des bonnes intentions envers celle qu'il surnommera Chafia Al-Faransi.

Avec *Sœur*, son premier roman, Abel Quentin mêle plusieurs récits qui finiront par se rejoindre. Sur un arrière-plan politique qui nous montre les tensions religieuses et sociales qui pourraient être celles de la France d'aujourd'hui, nous suivons le processus de radicalisation islamiste d'une jeune fille, Jenny, qui – croyant trouver l'amitié – croise le chemin d'une idéologie de la mort. Elle veut vivre sa nouvelle religion, mais s'enferme au contraire sur elle-même et sur les idées violentes et extrémistes que sa nouvelle amie lui présente comme une vérité absolue.

A l'approche des élections présidentielles, le candidat Benevento défend une vision de la France dans laquelle les différences de cultures et de modes de vie ne seraient plus acceptées. Ce n'est pourtant pas lui que Chafia va désigner comme l'ennemi mais le président en fin d'exercice, ouvert et modéré qu'elle considère plus dangereux.

« *Et puis Benevento, c'est bon pour nous. Avec lui, ce sera la guerre civile* ».

Abel Quentin entremêle les récits ainsi que les voix et les styles littéraires. On entend la langue des quartiers populaires, son énergie brute qui se combine à celle de l'auteur, plus soutenue : « *Les autres : primesautières et jaboteuses mésanges en leggings pailletés, inconséquentes têtes de linotte baguenaudant en bande sur les sentiers rebattus, vaniteuses pimbeches... hystériquement amoureuses, conservatrices par manque d'imagination, cruelles et babillantes péronnelles étourdies par le son de leur propre voix, bouches en cul-de-poule et basses du front, la tête farcie d'émoticônes et de gifs animés, lolitas de quatre sous, perruches sans têtes, méchantes comme teignes et bêtes à lécher la route, enfin des adolescentes de quinze ans* ». Les différentes expressions actuelles se font entendre et la fiction est proche du réel. Ce roman est très juste dans sa description d'aujourd'hui : lassitude, solitude, perte de repères, difficultés de l'adolescence et des rapports sociaux mais aussi envie d'idéal, de reconnaissance quel qu'en soit le prix, pour soi ou pour les autres. L'auteur maîtrise parfaitement le déroulé de son roman. La construction est complexe, il n'y a pas de succession parfaitement chronologique des événements mais tout est clair pourtant. La tension monte progressivement et nous sommes tenus en haleine, jusqu'au dénouement final. Mais la plus grande qualité de cet ouvrage est de rendre accessibles et compréhensibles tous les mécanismes de radicalisation et de terrorisme. La trajectoire d'une adolescente semblable à tant d'autres vers l'ultra-violence fanatisée est minutieusement décrite. L'auteur, avocat, est parfaitement informé des questions qu'il traite et des motivations de ses personnages.

Un excellent livre, très éclairant sur la question complexe de la perte des repères et de l'intolérance, qu'on lira si l'on veut comprendre un aspect dramatique de la société actuelle, loin des clichés et des raccourcis.

Le 1^{er} prix est attribué à :

Lison BRILLAT,

Élève en 1^{re} au lycée Pierre Mendès-France à Rennes
Pour sa critique sur : *Les choses humaines* de Karine Tuil



Biopsie sociale

« *La déflagration extrême, la combustion définitive, c'était le sexe, rien d'autre – fin de la mystification.* »

Dans son onzième roman, *Les choses humaines*, Karine Tuil scrute avec acuité la société si bien représentée par des personnages sophistiqués décrits en long en large et en travers. Le sexe, la passion, l'amour, la déception, la trahison, le mensonge et la douleur sont au cœur d'un récit qui traite une problématique contemporaine qui fait de plus en plus parler avec le mouvement #Me too, après l'affaire Weinstein : le consentement, la zone grise, la culture du viol, et plus largement la condition des femmes.

Dans sa première partie, l'auteure dresse le portrait des protagonistes. Elle analyse, brasse, inspecte les personnages, tous aussi complexes les uns que les autres et établit une psychologie minutieuse. On apprend à connaître leur caractère, leur comportement, leurs qualités et leurs défauts, leurs relations, leur quotidien... Il y a Jean Farel, cette sorte d'anti-héros cynique d'un certain égoïsme et d'une lâcheté détestable, exerçant au cœur des médias, aimé du public, mais vieillissant, et Claire, sa femme, de 30 ans sa cadette, essayiste reconnue pour son engagement féministe. Ensemble, ils ont un fils, Alexandre, élève brillant à qui tout semble réussir, mais personnage fragile. Il étudie à Stanford quand Claire succombe de passion pour un enseignant juif marié lui aussi : Adam Wizman.

Puis, le drame, la déflagration, un coup de fil, et en quelques minutes, l'édifice construit par Claire et Jean s'effondre, leur vie est bouleversée : Alexandre aurait violé Mila Wizman, la fille d'Adam. Tous doivent faire face à une pression médiatique très importante, Claire voit ses idéaux bafoués. Adam doit renoncer à cette passion amoureuse envers Claire. Mila est détruite, sa confiance en elle semble avoir totalement disparu. L'avenir brillant d'Alexandre tombe en miettes pour « vingt minutes d'action » comme le dit Jean.

La machine judiciaire est mise en route. Dépôt de plainte, mise en examen, déclarations, perquisition, auditions... Puis le procès, deux ans plus tard, avec l'intervention de différents témoins qui contestent sans cesse la parole du précédent et de longues plaidoiries argumentées, si persuasives et pourtant antithétiques. Karine Tuil manipule cette machine judiciaire de manière juste et précise, sans jamais laisser paraître son avis, ce qui parfois est troublant. Le lecteur devient alors juré devant l'accusé. Viol ou malentendu ? Qui dit la vérité ? Qui ment ? Comment se positionner quand chaque personnage expose sa vérité de manière si convaincante qu'il remet en cause la vérité précédente ? La réalité est complexe. Elle n'est jamais blanche ou noire : c'est un mélange de mensonges et de vérités contradictoires.

L'auteure interroge sur bien d'autres questions sociales actuelles comme l'islamophobie, l'antisémitisme, l'hyper exposition médiatique, les réseaux sociaux, l'euthanasie, la réussite à tout prix, à travers des événements comme l'attentat dans une école juive de Toulouse, l'affaire Monica Lewinsky ou les agressions sexuelles de Cologne. Ce roman est une véritable comédie sociale qui englobe la société avec justesse et impartialité. C'est un support pour réfléchir. Il questionne les certitudes de façon très dérangeante mais vraie. Il nous montre la réalité de la vie, l'Homme dans sa vérité, sans filtre, ses forces et ses faiblesses et amène à méditer sur la complexité des relations humaines, sur « *le sexe et son impulsion sauvage, tyrannique, incoercible* », sur les choses humaines.

Le 2^e prix est attribué à :

Shani PIGEAT,

Élève en 1^{re} au lycée Julien Wittmer à Charolles (Saône-et-Loire)

Pour sa critique sur : *Les choses humaines* de Karine Tuil



Un bouleversement en 342 pages

Simone Weil a écrit dans *La Pesanteur et la Grâce* : « *Ne pas chercher à ne pas souffrir ni à moins souffrir, mais à ne pas être altéré par la souffrance.* » Le roman *Les choses humaines* ne cesse au fil de ses pages de mettre à l'épreuve cette injonction. Karine Tuil ayant passé trois mois à arpenter les salles des cours d'assises, à suivre des affaires de viol, de meurtre et d'autres barbaries humaines, nous retranscrit un procès tout à fait vraisemblable dans ses infinies douleurs.

Durant les 116 premières pages, nous entrons dans la vie d'un couple, Claire et Jean, figures intellectuelles emblématiques des beaux quartiers parisiens, et dans la vie de leur fils, Alexandre, le jeune homme prometteur, futur diplômé de Stanford, l'enfant idéal qui cache pourtant une âme fragile depuis l'âge tendre. Les chapitres, peut-être quelques-uns sont-ils un peu longs, développent la situation initiale et nous familiarisent avec les personnages combattifs, touchants et pénétrants dont chacun a sa raison de vivre, le combat féministe pour Claire, l'image médiatique pour Jean, pour Alexandre la réussite universitaire.

Et là, à la 117^e page, une soirée et un dérapage, comme le dira Jean « *vingt minutes d'action* ». Dans une rupture forte et percutante, les péripéties sont lancées, le drame s'est produit et l'arrêt de la lecture devient inimaginable. Karine Tuil nous tient tel un loup à la gorge avec son écriture incisive, au plus proche de l'instant qui se déroule. L'émotion déferle sans arrêt, jonglant entre peine, colère et incompréhension. Comment est-ce possible ? Mila n'était pas consentante ? Que va-t-il arriver à Alexandre ? Sa vie va-t-elle être ruinée ? N'y a-t-il qu'un manque de discernement de sa part ? Pouvons-nous pardonner à Alexandre ? Qu'aurions-nous fait à la place de Mila, pendant, après ? Comment aurions-nous jugé si nous étions des jurés ? Où est le bien, où est le mal, le vrai, le faux ? Y-a-t-il seulement une vérité ?... Le questionnement est sans fin et les réponses sont laissées à chacun.

Le drame bouleverse assurément et douloureusement deux vies, celles d'Alexandre et de Mila mais aussi la vie de leur père et de leur mère, mais aussi celle de tous ceux qui de façon proche ou plus lointaine sont concernés.

Le roman, lui, tout aussi assurément et douloureusement, nous bouleversera, nous lecteurs. Il est néanmoins à parier que bien loin de nous altérer, il nous aidera à mieux comprendre les choses humaines et bien particulièrement les « choses du sexe » qui posent tant de questions.

Le 3^e prix est attribué à :

Jeanne FEBUAY,

Élève en 1^{re} au lycée Georges Colomb à Lure (Haute-Saône)

Pour sa critique sur : *Sœur* d'Abel Quentin



Radical

Pour son premier roman, Abel Quentin, avocat, évoque la radicalisation totale d'une jeune fille mal dans sa peau, Jenny Marchand. Ses parents, bien qu'aimants, n'arrivent pas à lui consacrer autant de temps qu'elle voudrait, l'école est un martyr, elle est isolée et bouc émissaire. Peu à peu, elle plonge dans une détresse absolue, que son entourage ne remarque pas, jusqu'à l'arrivée de Dounia, un soir, qui, lentement mais sûrement, la range à sa solde. Abel Quentin raconte sans juger, comme une chose avérée qu'il n'est pas donné de modifier, les faits sont tels qu'ils sont.

Malgré une introduction un peu confuse, il parvient à nous mener jusqu'au bout avec brio. L'écriture est fluide et sans failles, riche et parsemée de-ci de-là d'expressions arabes qui ponctuent le récit et nous y plongent en profondeur. Ses personnages sont attachants, et nous font ressentir des émotions mêlées et la pitié, pour tous, car ils ne savent que faire ou ne le savent que trop.

Il est probablement difficile d'écrire sur un sujet aussi délicat que l'islamisation radicale. Mais Abel Quentin mène sa plume habilement, du point de vue de Jenny, ce qui est peu commun. En effet, on nous montre souvent les choses du point de vue des victimes, rarement, si ce n'est jamais, de celui de l'acteur du crime. C'est donc très intéressant de voir les faits comme les ressent Jenny, et de la voir, au fil de son évolution radicale et sans retour, les penser différemment au fur et à mesure qu'elle s'islamise. C'en est même effrayant.

Abel Quentin parvient à nous faire éprouver la torture mentale de Jenny, à nous l'insérer dans la tête, pour chercher un point de fuite à ce basculement total et définitif. C'est le ventre noué d'émotion, impuissant, que l'on se doit de continuer à lire, tout en refusant dans notre subconscient à laisser Jenny tomber si bas, si profondément détruite qu'elle tente de se reconstruire autrement. On ne peut qu'éprouver une compréhension vive à son égard, tenter de comprendre son raisonnement. Lire *Sœur*, c'est comprendre que le premier problème n'est pas cette radicalisation intensive, mais d'abord que notre société, si peu soudée, empêche l'aide concrète, en étant plus égoïste qu'humaniste.

L'auteur met en scène un homme politique, parfaitement opposé à Jenny, mais qui peu à peu, s'impose à elle comme un être brutal, égoïste qu'il faut supprimer de la société pour la rendre plus vivable. Le dénouement approche, inexorablement, on s'en doute sans le connaître et le suspense est toujours là, au détour d'un mot, d'une phrase, nous surprenant encore et toujours.

Ainsi, pour un premier ouvrage, Abel Quentin surprend. *Sœur* est fort, douloureux, mais fait prendre conscience de notre société et notre monde actuel. La beauté, en bonne et due forme, est exclue, et laisse place à la laideur, qui nous est peu coutumière. *Sœur* met en valeur un monde parfois abstrait, mais pourtant terriblement réel, dans lequel on peut entrer à tout moment sans pouvoir en sortir. C'est un livre expressif, plein de sentiments, bons ou mauvais, qui ne peut que rendre plus instruit, et peut-être, plus compréhensif.

Le 4^e prix est attribué à :

Emmanuelle KONOPLYOV,

Élève en 1^{re} au lycée Pierre Mendès-France à Rennes

Pour sa critique sur : *Le Ghetto intérieur* de Santiago H. Amigorena



Un double enfermement tragique rythmé par les événements de l'Histoire

Un roman à la fois troublant dans ses pages et mélancolique dans ses mots. Tel est *Le Ghetto intérieur* de Santiago H. Amigorena.

L'histoire retrace la vie du grand-père de Santiago, un juif polonais appelé Vicente. On se retrouve donc dans la peau et la tête du protagoniste. On perçoit toutes ses émotions, ses sentiments, on le comprend. Il quitte sa famille en 1928, sa mère, et son frère, qui résident en Pologne, son pays natal, et s'émancipe vers une nouvelle vie inconnue pour lui, en Argentine. Il voulait se sentir enfin libre et autonome, en s'éloignant de son sang maternel. Il se reconstruit une nouvelle vie, fonde une famille avec Rosita avec qui il a trois enfants par la suite, retrouve ses amis, ouvre son magasin de meubles pour faire marcher son affaire. Bref, tout ce dont il rêvait pendant des années, la liberté. Il en oublie même sa terre natale et sa langue d'origine, le yiddish. Il est désormais argentin.

Au fil de l'histoire, on comprend que sa vie n'est pas si rose qu'on le pensait. Recevant de moins en moins de lettres de sa mère, car lui-même auparavant avait arrêté de lui en envoyer et de lui répondre quotidiennement, il apprend d'horribles nouvelles de sa mère : elle a été enfermée dans le ghetto de Varsovie, sous l'emprise des nazis. Des murs se construisent autour de la ville ; se retrouvant sans nourriture, les habitants meurent de faim, des épidémies se propagent, la violence règne. Chaque lettre de sa mère est cruciale ; elles montrent petit à petit l'avancement des décisions prises à Varsovie, menaçant progressivement l'anéantissement d'une population entière, ce qui, malgré l'éloignement de Vicente, l'inquiète fortement.

Ce voyage entre deux continents, l'Europe avec la Pologne sous régime nazi, et de l'autre côté de l'Océan Atlantique, l'Amérique du sud avec l'Argentine, ces deux univers si éloignés et si différents, sont pourtant dans la peau et dans la vie de Vicente si semblables. Comme deux wagons provenant du même train, ils sont indépendants mais mènent aussi vers le même chemin, la même voie, la même fin tragique. Ou bien comme un bateau qui tangue sur la mer agitée, secoué par les terribles événements qui se déroulent de l'autre côté du globe. Les passagers, d'un côté Vicente et de l'autre sa mère, sont enfermés dans une cabine que seules la peur et la douleur réunissent. Au rythme des vagues à l'âme, de plus en plus fortes et poignantes au cours du roman, Vicente sombre dans une culpabilité sans fin, se braque dans sa solitude, et se crée une carapace de silence, comme son propre ghetto. Malgré l'amour et le bonheur que lui donne sa famille, de nombreuses remises en question l'assaillent à propos de ce qu'il a fait ou n'a pas fait. Ainsi les regrets et les remords s'accumulent, le hantent et le laissent impuissant face à ce tsunami. Bientôt, parmi tous ses flottements, il se noie irrésistiblement dans ses pensées. Il coule, désespérément, sans espoir de retrouver la surface des jours heureux.

Ce roman, au titre mettant en évidence une métaphore, nous fait réfléchir dès le début au sens de ses mots, et de fil en aiguille, grâce à sa lecture aussi haletante que perturbante, l'histoire nous fait découvrir l'horrible destin de ses deux personnages, qui, malgré la distance, sont aussi liés par le sang que par le chagrin. Le chagrin d'une mère ayant vu son fils s'en aller loin d'elle avec peu de nouvelles, et le chagrin d'un fils rongé de l'intérieur par la culpabilité, par un sentiment de l'avoir abandonnée dans son malheur.

Le 5^e prix est attribué à :

Agathe BRIAND,

Élève en 1^{re} au lycée Pierre Mendès-France à Rennes
Pour sa critique sur : *Les choses humaines* de Karine Tuil



L'affaire Farel, ou le procès de l'incommunication

Une star vieillissante, une écrivaine engagée et un jeune homme à l'avenir prometteur, voilà les Farel, le point de départ du roman *Les choses humaines*. Dans la première partie, Karine Tuil présente ces trois personnages principaux, nous faisant découvrir leur univers, leurs proches. Avec un sens aiguisé de l'analyse, l'auteure décortique leurs histoires intimes, leurs failles et leurs motivations. Jean, le père âgé de 70 ans, est un journaliste politique célèbre pour ses débats télévisés redoutés, un homme de pouvoir qui veut perdurer à l'antenne tout en soignant méticuleusement son image. Sa conjointe, Claire Farel, est une intellectuelle défenseuse du féminisme, connue pour ses essais, et qui au contraire de son image médiatique de femme forte et libre, se révèle être profondément fragilisée par son cancer. Alexandre est l'unique enfant du couple. Jeune, sportif, brillant, il étudie à l'Université de Stanford, et ne vise que la performance. Le roman bascule lorsqu'une plainte pour viol est déposée contre Alexandre, par une jeune femme nommée Mila Wizman, la fille du nouveau compagnon de Claire. La deuxième partie du roman aborde les mécanismes de la machine judiciaire. Sous un style simple et sans détours, l'auteure nous rapporte le procès et sa violence, la brutalité des questions et des mots, mais aussi l'étalage public de la vie intime des intéressés.

Ponctué de faits contemporains qui nourrissent et ancrent l'histoire dans la réalité, comme l'affaire Weinstein, le hashtag MeToo ou encore les attentats de Charlie Hebdo, le roman suit le déroulement de l'affaire Farel, qui va bouleverser la vie de ses protagonistes. Claire est tenaillée entre les principes qu'elle prône dans ses écrits et la dure réalité de ses positions pour protéger son fils. Jean révèle son vrai visage au monde, et Alexandre est anéanti par son séjour en prison. L'éclatement de ces destins se fait tout en mettant en valeur des problèmes au sein de notre société. Le sujet des réseaux sociaux revient fréquemment, à la fois plateforme de libération de la parole et outil de lynchage, où règnent l'agressivité et le jugement sans recul. Les réseaux sociaux permettent aussi la diffusion des médias, dont certains qui reprennent et détournent les paroles pour le sensationnel, biaisant l'opinion publique, ce qui impacte considérablement l'accusé, son entourage, et les jurés.

Le livre soulève des questions, il fait réfléchir et amène à débattre. D'une part grâce à l'évocation de sujets polémiques qui divisent, comme la question du consentement, de la zone grise, de l'identité, du rôle des médias et des réseaux sociaux dans ces affaires très médiatisées, mais aussi et surtout du rapport homme/femme fracturé. Et d'autre part parce que Karine Tuil ne donne jamais son opinion sur l'affaire, laissant le lecteur se faire son propre avis, ce qui pousse à la réflexion. Au fil de la lecture, les personnages gagnent en épaisseur et il devient alors de plus en plus difficile d'avoir un jugement tranché sur leurs actes. Lors du procès, on réalise que ce sont bien deux vérités qui s'affrontent, la version que chacun a vécu au travers de son prisme.

C'est donc un texte qui nous amène à réfléchir, à remettre en cause nos certitudes. Le livre refermé, ses questions restent en suspens. Comment aurions-nous jugé Alexandre lors du procès ? protéger les femmes doit-il conduire nécessairement à brider les échanges entre les sexes ?

KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2019

JOUTE DE JUJÉES D'ECRIVAIJES 2019



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35 711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | twitter.com/regionbretagne | facebook.com/regionbretagne.bzh
www.bretagne.bzh
